

COURRIER

DE LA SAMBRE.



N° 198.

LUNDI ET MARDI.

20 ET 21 AOUT 1832.

GRÈCE.

Les lettres d'Ancône du 20 juillet nous apprennent que Vonizza a été rendue par capitulation par le colonel Piza au gouvernement de Napoli. Depuis, ce gouvernement a été dissous, et il se forme une assemblée nationale pour établir un gouvernement provisoire au nom du prince Othon. Griva et ses troupes ont mis le feu aux archives du sénat de Napoli, et pillé plusieurs maisons, sous prétexte d'obtenir de l'argent pour la solde des troupes. La prochaine arrivée du nouveau souverain est le seul moyen de sauver la Grèce des horreurs de l'anarchie. Tous les corps sont déunis entre eux; les pirates se multiplient. Hydra et Spezzia sont en guerre ouverte l'une contre l'autre. (*Gazette de Milan.*)

RUSSIE ET POLOGNE.

KALISCH (en Pologne), 29 juillet. — On forme un grand camp dans notre voisinage. Le général Kreuz, dont la division cantonne dans les Wawow dies de Kalisch, de Malovie et de Plock, est attendu ici. Les Polonais supportent le nouveau gouvernement avec une patience admirable; ils espèrent toujours, probablement en vain, que la France interviendra en leur faveur. (*Mercur de Souabe.*)

Des frontières, 31 juillet. — On apprend de Varsovie que la construction de la citadelle occupe tous les jours 5000 personnes, et on emploie de préférence des soldats de l'ancienne armée polonaise. Ils obtiennent la paie habituelle d'un soldat russe, qui est très-minime, et sont nourris comme eux. Mais au lieu de l'uniforme ils portent un vêtement approprié à leur travail, aux frais de l'état.

Plusieurs négocians compromis dans la dernière révolution et qui avaient émigré, sont revenus dans leurs pays. Jusqu'à présent aucun d'eux n'a été inquiété. (*idem.*)

— Pour se faire une idée de l'état actuel des gouvernemens polonais, c'est-à-dire, de la Lithuanie, Volhynie, Podolie et Ukraine, il suffit de savoir que dans tous les villages de ces provinces où les troupes moscovites se trouvent en garnison les propriétaires ne sont point reconnus comme tels par les commandans. Ceux-ci disposent de leurs revenus sans même s'en entendre avec eux, et c'est par les juifs qu'ils sont déterminés à lever toutes les contributions dont leurs troupes ont besoin. Aucune autorité n'ose protéger les propriétaires, par la seule raison qu'ils sont Polonais. Tous les biens immeubles dans les gouvernemens sont dévastés comme des places prises d'assaut. Est-il étonnant dès lors d'apprendre que des bandes d'insurgés se montrent partout dans les bois et au milieu des marais de la Lithuanie et des autres provinces limitrophes?

VARSOVIE, 22 juillet. — Il existe un décret qui n'est cependant pas encore publié, et d'après lequel les biens de tous les Polonais qui se trouvent à l'étranger seront séquestrés. On se propose d'annuler tous les achats de biens faits depuis la révolution par ceux qui ne sont pas compris dans l'amnistie et qui ont quitté le pays. On est seulement encore embarrassé sur ce qu'on fera des femmes et des enfans des propriétaires des biens séquestrés; la décision à cet égard est encore attendue de Pétersbourg.

La misère est à son comble, par suite des énormes impôts dont nous sommes grevés. On se propose d'établir un droit sur les fenêtres pour fournir aux dépenses des fortifications. L'impôt sur les biens-fonds sera prélevé en double cette année.

DES ENVIRONS DE KALISCH, 16 juillet. — Le recrutement et l'exportation des enfans hors du pays sont des coups mortels pour notre agriculture. On prend comme recrues jusqu'aux individus petits, difformes et mutilés, pour réunir 70,000 hommes, et comme il y en a une grande partie qui s'échappent, on doit toujours continuer à recruter, et de cette manière notre pauvre pays se dépeuple de plus en plus. Déjà, on parle d'une seconde levée, également de 70,000 hommes, qui doit se faire en septembre prochain. Il est toujours question d'une guerre prochaine.

CRACOVIE, 25 juillet. — Le général Chlopizki a obtenu l'autorisation de rester à Cracovie. Un grand nombre de paysans quittent le royaume, et arrivent ici ou se rendent en Gallicie. Dans les contrées forestières, les paysans abandonnent les villages, et se rendent dans les forêts armés de haches, pour s'opposer au recrutement et à l'exportation des enfans. La rébellion continue en Lithuanie, et si les Russes ne changent pas de conduite, cette rébellion se propagera de plus en plus. Les Lithuaniens insurgés massacrent tout ce qui leur tombe entre les mains. On ne voit presque plus de militaires russes en Podolie; tout se concentre dans l'intérieur du royaume et se prépare à marcher. Une dame attachée à la cause russe, la comtesse Branitzka, a fait cadeau à l'empereur de 12,000 jeunes filles pour les colonies. (*Allg. Zeit.*)

ANGLETERRE.

LONDRES, 15 août. — Il paraît toujours décidé que le roi fera demain en personne la clôture des deux chambres. On est curieux de savoir de quelle manière on traitera dans le discours plusieurs questions de haute politique étrangère. (*Voyez plus bas.*)

— Le ministre de France a eu hier une entrevue avec le vicomte Palmerston au Foreign-Office. Le vicomte Althorp a fait hier une visite à lord Grey à la trésorerie.

— On lit dans le *Courier* :

« Une lettre de Lisbonne rapporte que la forteresse d'Almeida, qui avait une garnison fort considérable, s'est déclarée pour dona Maria. Cette forteresse est située sur la rivière Coa, dans la partie nord du Portugal, sur les frontières, à peu près en face de la ville espagnole Ciudad-Rodrigo. L'acquisition de cette place est déjà d'une grande importance en elle-même, et le devient encore davantage en ce qu'elle prouve la disposition favorable du pays pour l'armée libératrice du duc de Bragance.

« Nous espérons que cette bonne nouvelle sera bientôt suivie d'autres démonstrations actives de la part des habitans de Portugal, en faveur de leur reine légitime dona Maria. »

HOLLANDE.

LA HAYE, 17 août. — L. A. R. le prince et la princesse Frédéric des Pays-Bas ont envoyé à la régence de La Haye, la somme de 400 fl., pour venir au secours des pauvres de cette résidence.

— Le *Staats-Courant* publie un arrêté royal qui ordonne l'incorporation immédiate des gardes communales de la levée de 1832 dans les bataillons de leurs communes respectives.

— On écrit de Nymègue, 14 août :

Avant-hier est arrivé ici S. Exc. le ministre Falck venant de La Haye. S. Exc. est partie hier pour l'Italie.

— Il y a eu à La Haye, le 16, 15 nouveaux cas de choléra, 5 guéris, 8 décès; à Scheveningen, 5 nouveaux cas, 5 guéris, 2 décès; à Rotterdam, le 15, 29 nouveaux cas, 5 guéris, 10 décès.

FRANCE.

PARIS, 18 août.

Il résulte d'un relevé des promotions, fait sur l'*Annuaire militaire* de 1832, que l'on a nommé, depuis le mois d'août 1830, savoir :

Maréchaux de France, 4, dont un honoraire; lieutenans-généraux, 25; maréchaux-de-camp, 60; colonels commandans de régimens, 120.

Ce même relevé nous apprend que les deux premiers lieutenans-généraux du cadre d'activité ont, à eux deux, soixante quatre ans de grade. Les huit qui suivent en réunissent deux cent vingt, y compris le ministre actuel des affaires étrangères, M. le général Sebastiani.

— On lit dans le *Courrier de l'Europe* : Un événement affreux est arrivé à Versailles. L'ancien cocher de Charles X s'étant rendu plusieurs fois à Paris pour demander si sa pension était réglée, on lui disait toujours que le travail n'était pas fini; il se présenta encore dernièrement à la caisse de la liste civile, et on lui répondit qu'on n'avait point de fonds pour cet objet. Il ne s'emporta point en menaces et en plaintes, mais il fut aisé de lire sur sa figure qu'il était occupé de quelque projet sinistre. Il retourna à Versailles, et sa femme, qui travaillait en ville avec ses quatre enfans, étant rentrée chez lui, le trouva pendu. La malheureuse veuve obtiendra-t-elle au moins la pension qui était due à son mari?

— Un événement affreux a eu lieu samedi soir, 11 courant, dans l'intérieur de la prison de Troves. Après la rentrée de tous les prisonniers et la fermeture des portes, la garde de sûreté, établie dans la première cour, entendit des cris et des plaintes qui semblaient sortir du cachot où étaient renfermés les nommés Gombault, condamné à mort pour assassinat, et Michaux, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour incendie, tous deux s'étant pourvus en grâce. Le concierge fut aussitôt prévenu. On ouvrit le cachot, et l'on trouva Michaux monté sur son compaguon, lui frappant le crâne à l'aide d'une pierre anguleuse. Déjà deux fortes blessures avaient fait jaillir le sang, et Gombault gisait sans connaissance. A la vue du concierge, Michaux, comme un furieux, se porte deux coups de couteau dans la gorge et tombe baigné dans son sang. Les blessures de Michaux paraissent mortelles; celles de Gombault, quoique très-graves, sont toutefois de nature à faire espérer guérison. Il est à remarquer que nul motif de haine ou d'animosité ne paraît avoir amené cette scène entre les deux condamnés; ils vivaient en bonne intelligence. Gombault avait même coutume de donner à Michaux une partie de sa nourriture habituelle. Michaux, lors de son arrestation à Aix, à la suite de l'incendie qui a motivé sa condamnation, s'était déjà coupé la gorge; mais ces premières blessures avaient été promptement cicatrisées.

— Hier, on a vu circuler, dans la rue Montmartre et aux environs, une des voitures de la nouvelle entreprise des *cabinets inodores mobiles*. L'appareil consiste en une caisse carrée, plus longue que large et fort élevée, qui est placée sur quatre roues de petite dimension, et ne s'élève ainsi qu'à 12 ou 15 pouces de terre. Au sommet, on voit une ouverture couverte destinée à la ventilation. L'intérieur est divisé en compartimens. On entre de chaque côté par deux portes, sur lesquelles on lit, en fran-

çais et en anglais : *côté des femmes, côté des hommes*. La foule se pressait, curieuse, autour de cette voiture, et les conducteurs avaient à peine le temps de répondre aux lazzis des commères du quartier.

— Aujourd'hui, jour de la fête de la reine dona Maria, il y a eu grande réception à l'hôtel de Bragançe.

— Deux pièces d'artillerie, coulées à Douay en présence de LL. MM., ont été baptisées des noms de *Léopold* et de *Louise*.

— Le *Journal du Loiret* publie la correspondance suivante, dont il assure avoir les originaux sous les yeux :

Le maire de la commune d'A....., arrondissement de Pithiviers, à M. le marquis de M....., membre du conseil municipal.
A....., le 27 juillet 1832.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous inviter, conformément à nos instructions, de vous rendre dimanche 29 courant, à dix heures du matin, à la mairie, pour célébrer l'anniversaire des mémorables journées de juillet 1830.

« J'ai l'honneur de vous saluer. Le maire d'A.....

« F..... »

Réponse.

« Le 27 juillet, 1832.

« Le marquis de M..., votre propriétaire, a l'honneur de vous prévenir que cy doret n'avançait pas l'insulté de la manière que vous venez de faire, il saura vous mettre à votre place. Je vous ai dit déjà plusieurs fois que l'orgueil était lapanage d'un sot. Ne croyez pas que votre place de maire laquel a été donné que la plus ville intrigue, vous donne des droits au-dessus de moi, vous vous trompez, et je vous le ferai voir.

« Le marquis de M... »

— On écrit de Bone, 1^{er} août :

On travaille toujours avec activité à déblayer et à fortifier la ville. Les travaux des Marabouts et de la Maison-Carrée sont à peu près terminés. On a abattu toutes les maisons qui étaient adossées contre le rempart, et qui, en cas d'attaque, auraient singulièrement facilité le moyen d'introduire l'ennemi dans la place à l'aide d'une brèche pratiquée dans l'intérieur d'une de ces maisons. Du reste, tout fait présager que le bey de Constantine, qui est le seul ennemi un peu redoutable que nous ayons à craindre, sera bientôt abandonné par les Maures qui sont encore autour de lui : la crainte qu'il inspire ou le désir du pillage sont les seuls liens qui lui attachent encore quelques tribus. Déjà un parti puissant s'est formé contre lui à Constantine, tellement qu'il n'habite plus dans la ville, mais qu'il campe dehors avec ses soldats, dans la crainte sans doute d'un coup de main.

BELGIQUE.

BRUXELLES, 19 août.

Hier, L. M. ont passé la journée au palais de Laeken.

Ont eu l'honneur de dîner avec L. M., le baron Surlet de Choquier, sir E. Curst, le général Desprez, et tous les ministres, M. de Latour-Maubourg, ministre de France, sir R. Adair, et les membres des légations anglaise et française.

S. M. a reçu en audience particulière M. le général Desprez, chef de l'état-major général; ensuite le Roi a travaillé avec M. de Meulenaere, ministre des affaires étrangères.

— MM. les officiers généraux en disponibilité, les états-majors de la province et de la place, les officiers du corps des guides, de la gendarmerie, du dépôt du 1^{er} régiment d'infanterie, de l'inspection générale de l'artillerie, du génie et du service de santé, ainsi que de l'intendance militaire, ont été invités à se réunir aujourd'hui à 4 heures au ministère de la guerre pour se rendre en corps à l'audience de réception de L. M.

— Hier sont arrivés avec leur suite à l'hôtel de Belle-Vue les comtes Hugo et de Mensdorf, neveux du Roi, et fils du duc de Mensdorf feld-maréchal autrichien et gouverneur de la forteresse de Mayence.

— Hier soir une salve de cent un coups de canon et le son des cloches ont annoncé l'entrée pour aujourd'hui de LL. MM. dans la capitale.

— Outre les troupes qui sont en garnison à Bruxelles, et toute la garde civique de la ville, on a fait venir un bataillon de chacun des régiments ci-après : du 1^{er}, du 2^e, du 7^e, et du 12^e; un escadron de lanciers et un escadron de cuirassiers. Ces troupes ont couché hier à une petite distance de Bruxelles et retourneront ce soir dans les mêmes cantonnements.

— Depuis hier on remarque dans les rues de Bruxelles une affluence considérable de curieux et d'étrangers. Beaucoup de voyageurs en chaise de poste sont arrivés. Les rues se pavoièrent des couleurs belges et françaises.

— Parmi les personnes de distinction qui se trouvent en ce moment à Bruxelles, on cite : lord Clinton, pair d'Angleterre; lady Clinton, dame d'honneur de S. M. la reine d'Angleterre; l'honorable sir John Boyle, membre du parlement britannique; lord Carrington, le chevalier Guenin; sir Robert Inglis, membre du parlement britannique et Lady Inglis; toutes ces personnes sont descendues à l'hôtel de l'Europe; le comte de Kilmansegge, chargé d'affaires de S. M. le roi de Hanovre à Paris; M. Cust, colonel anglais; MM. le comte d'Oraison, aide-de-camp du maréchal Soult, Daru et Salvette; descendus à l'hôtel de Belle-Vue.

— Six voltigeurs du 5^e régiment en cantonnement à Stockel et Woluwe-Saint-Pierre viennent d'être conduits en prison comme prévenus d'avoir assassiné un paysan. Il paraît que ce meurtre a eu lieu à l'occasion de la danse, la nuit du 15 au 16 août. Le paysan est mort à l'instant et d'autres ont été grièvement blessés. (Belge.)

— Il est arrivé hier ici un grand nombre de miliciens de la province du Brabant, destinés à faire partie de l'armée de réserve. Tous ces hommes paraissent contents et d'une bonne constitution.

— Hier on a expédié du ministère des affaires étrangères des courriers pour Londres et Paris.

CHOLÉRA.

Bruxelles. — Du 17 août, à 9 heures du matin, au 18 août, à la même heure, 42 nouveaux cas, 19 décès.

Schaerbeek, 18. — 4 cas nouveaux, 1 décès.

Etterbeek, 18. — 1 cas nouveau de cholérine, 1 décès.

Ixelles, 18. — 4 cas nouveaux, 1 décès.

Anderlecht, 16. — 1 cas de choléra, le premier, suivi de décès.

Gand, 17 août, à 7 heures du soir. — Depuis hier, 9 décès, 12 nouveaux cas, 17 en traitement, 12 convalescens, 4 guéris.

Bruges, du 16 au 17. — 8 cas nouveaux, 3 décès.

Termonde, 17. — 2 cas nouveaux, aucun décès.

Alost, du 16 au 17. — 6 cas nouveaux, 2 décès.

Wetteren, 16 août. — 1 cas nouveau, 1 décès.

Anvers, du 17 au 18. — 8 cas nouveaux, 8 décès, 2 guéris.

Malines, 17. — 1 cas nouveau, 1 décès.

Mons, 17. — 8 cas nouveaux, 4 décès.

Ghlin, 13 août. — Plusieurs cas nouveaux, 1 décès.

Hingene, 16. — 2 cas de choléra, 2 décès.

Wasmès, du 2 au 13 août. — 46 cas de choléra, 31 décès.

NAMUR, 20 août.

Hier et avant-hier, deux détachemens venant de Liège, composés de 120 hommes, sont arrivés en cette ville, pour le 7^{me} régiment d'infanterie; un autre détachement composé de 109 hommes venant de la même ville destiné pour le même corps, doit arriver aujourd'hui.

— Le 18, un détachement de 23 miliciens venant d'Arlon et se rendant à Mons au dépôt du 2^e régiment de chasseurs à cheval, a logé en cette ville, ainsi que 145 miliciens de cette province, dont 11 se rendent aussi au dépôt du 2^e chasseurs à cheval, 82 au 1^{er} régiment d'infanterie et les autres au 5^e régiment.

— Le 10 de ce mois, vers trois heures après midi, un incendie s'est manifesté dans un petit bois à Profondeville, appartenant à la V^e Come, et joignant la forêt d'Entre-deux-Wooz. On est parvenu à le maîtriser de suite, et le dommage est peu considérable.

On ne connaît pas la cause de cet incendie.

Un habitant de Malines, ancien marin, s'est présenté il y a quelques jours chez le ministre de l'intérieur, en annonçant qu'il était possesseur d'un remède propre à guérir le choléra à la minute. Ce vieux marin prétend s'être guéri lui-même dans les Indes et avoir guéri beaucoup de monde. Il se plaint de ce que les médecins du pays lui interdisent de soulager les cholériques parce qu'il n'a pas de diplôme de docteur. Il dit avoir arrêté 50 cas de choléra depuis peu de temps avec une cuillerée d'une mixture qu'il tenait à la main bien hermétiquement enfermée dans une bouteille. L'odeur nous a fait reconnaître l'Ether sulfurique et l'eau-de-vie. A la vue il nous a semblé reconnaître l'huile et le sucre candi. Avis à la faculté.

— Nous recevons à l'instant les journaux anglais du 16 août.

Le roi a prorogé en personne le parlement. Son discours ne contient rien d'important. Après avoir dit quelques mots sur la situation de l'Irlande et l'adoption du bill de réforme, le roi a dit en parlant de nos affaires :

« Je continue à recevoir les assurances les plus amicales des puissances étrangères, et quoique je ne sois pas à même de vous annoncer la conclusion finale des questions qui s'agitent depuis si long-temps entre la Hollande et la Belgique, et quoique malheureusement la lutte continue en Portugal entre les princes de la maison de Bragançe, j'ai l'intime confiance que par l'étroite union qui existe entre mes alliés et moi, la paix générale sera maintenue. » (Courrier Belge.)

— On écrit de Parthenay (France) :

Le 10 de ce mois, à six heures du soir, quatre brigands ont pénétré dans le domicile de M. Ravix, maire de l'Homières, canton de Thenezay. Ils ont bu, mangé, et proféré des menaces atroces contre le maire, alors absent. Au bout d'une heure, ils sortaient ivres de vin et de fureur, quand par malheur arriva ce pauvre maire Ravix. Ils l'ont violemment maltraité, après avoir pris son arme, et l'ont forcé de sortir de sa maison. A peine étaient-ils à quelque distance, qu'ils lui ont lâché deux coups de fusil. La victime a été laissée mourante sur la place. Quelques heures après, M. Ravix n'était plus. Sa malheureuse femme a vainement, pendant toute la scène, cherché à attendrir les brigands par ses instances et ses supplications; mais, désespérant de rien obtenir des assassins, elle pria à genoux le fermier de son mari et trois ouvriers qui travaillaient dans la cour, de s'interposer; mais ils ont eu la lâcheté de rester jusqu'à la fin spectateurs insensibles. Les misérables ! Peut-être étaient-ils complices des bourreaux de leur maître. (ECHO DE L'ouest.)

— On écrit de Lectoure (France), sous la date du 10 août :

« Mercredi soir, à dix heures, un grand trouble s'empara des Lectourois : après une journée des plus chaudes, un brouillard très-épais et répandant une odeur résineuse, a bloqué notre ville au point que les personnes qui étaient en assez grand nombre sur le bastion (en promenade), sont rentrées dans leurs maisons à toute course. Le brouillard s'est répandu dans les rues et les carrefours; la veille, au point du jour, on avait aperçu un météore. J'en ai vu encore un semblable ce matin, vers les quatre heures... Tous nos millets périrent sur les hauteurs. Les raisins situés le long des haies, des rochers et sous les arbres, périrent aussi. » (Journal de Lot-et-Garonne.)

— Voici quelques nouveaux détails sur l'accident arrivé en voyage à M. de Talleyrand :

A quelque distance de Bourbon-l'Archambault, la voiture de M. de

Talleyrand a versé avec une grande violence. Le prince n'a point été blessé, mais M^{me} la princesse Poniatowska, sœur de l'illustre Poniatowski, qui accompagnait M. de Talleyrand, a éprouvé une telle secousse, qu'elle a été presque immédiatement frappée d'une apoplexie foudroyante. Elle n'a pu continuer le voyage, et l'on craint pour ses jours. La santé de M. de Talleyrand, altérée d'abord, est beaucoup plus satisfaisante aujourd'hui.

PROGRÈS DU CATHOLICISME EN ANGLETERRE.

Les détails qui suivent sont extraits d'un écrit publié à Londres.

Le révérend Edward Hotmes, après avoir été chargé pendant plusieurs années du soin des catholiques de Manchester et des environs, mourut en 1773. De son temps les catholiques de ce canton « montaient, dit-on, à peine au nombre de soixante-dix. » Il eut pour successeur, en 1778, le révérend Roland Broomhead, qui, outre les catholiques de Manchester, avait encore sous sa conduite ceux de Bolton, de Trafford, de Rochdale, de Duckinfield, d'Oldham, de Stockport, de Macclesfield, et de Glossop.

On lit dans l'histoire imprimée de la vie de M. Broomhead, que le nombre total des communiants, dans ces différentes localités, ne s'élevait pas au-dessus de trois cents en 1778. Leur accroissement depuis lors est donc tout-à-fait étonnant.

La charge que M. Broomhead remplissait seul à cette époque est aujourd'hui supportée avec peine par soixante ou soixante-dix prêtres; elle pourrait en effet exercer utilement le zèle d'un nombre deux fois plus grand. Chacun des endroits que nous avons nommés possède maintenant une chapelle spacieuse, un pasteur qui y réside, et une congrégation si nombreuse, qu'à Duckinfield et Oldham seules, dont les chapelles sont les dernières bâties, le nombre des baptêmes s'est élevé, en 1830, à deux cent quarante-neuf.

Mais c'est à Manchester même que l'augmentation a été plus marquée. On se formera une juste idée de cet accroissement graduel et du nombre actuel des catholiques, en lisant la table suivante des baptêmes, que nous avons fidèlement extraits des registres conservés dans les chapelles; mais comme j'ai observé plus haut que le prêtre résidant à Manchester fut chargé du soin des catholiques des environs, au moins jusqu'à l'érection des chapelles dont nous avons parlé, il faudra supposer que tous les enfans qui furent baptisés n'étaient pas de Manchester même, mais qu'on en apportait des villes et des villages voisins.

Nombre des personnes baptisées à Manchester :

En 1772	22	—	En 1795	193.
1773	33	—	1800	270.
1774	31	—	1802	336.
1781	55	—	1816	555.
1782	59	—	1829	1664.
1787	98	—	1830	1687.
1788	117	—		

Pour connaître le nombre de habitans d'une paroisse on multiplie ordinairement le nombre des baptêmes par 30; si donc on multipliait 1687 par 30, la population catholique de Manchester serait de 50.610. Mais nous pensons que ce chiffre excéderait la réalité; si donc nous nous contentons de multiplier 1687 par 25, nous aurons pour produit 42.175; total qui nous paraît mieux représenter la population catholique de Manchester que le nombre de 50.610.

Il doit être évident pour ceux qui connaissent les trois chapelles de Manchester, que toutes spacieuses qu'elles sont, elles ne peuvent suffire à une aussi nombreuse église, aussi en a-t-on nouvellement bâti une quatrième qui fut ouverte le 29 février. Elle est consacrée sous l'invocation de Saint Patrice, et bâtie en forme de croix. Sa plus grande largeur est de 107 pieds, sa largeur moindre de 75. Elle mérite plutôt le nom d'église que celui de chapelle.

Nous avons appris que ce bel édifice est dû principalement à la munificence d'un homme dont la charité est parfaitement connue de toutes parts, et dont la mémoire sera en bénédiction. Il trouvera sa récompense dans les demeures éternelles; mais nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter : *serus in coelum redeat.*

L'augmentation des catholiques à Liverpool n'est pas moins admirable qu'à Manchester. La table suivante, extraite des registres de la paroisse de Liverpool et de ses environs, nous donnera le nombre comparatif des baptêmes catholiques et protestans.

A. D.	BAPTÊMES.	
	protestans.	catholiques.
1789	incertains.	263.
1806	3,247	584.
1810	3,237	764.
1815	3,267	801.
1820	3,697	1,021.
1821	3,529	1,100.
1827	5,033	1,554.
1828	5,067	1,790.
1829	5,152	1,760.
1830		2,115.

Maintenant multiplions le nombre des baptêmes catholiques en 1830 par 25, et nous aurons pour total de la population catholique, 52,875 âmes. Le recensement de 1831 évalue la population entière de Liverpool, en y comprenant Everton, Kirkdale, West, Derby et Harrington, à 203,577 habitans; de sorte que les catholiques seraient, par rapport aux protestans, dans la proportion de un à quatre, si on se sert du nombre 25 pour multiplier le chiffre des baptêmes. Ils seraient dans la proportion de un à trois, si l'on prenait comme de coutume le nombre 30.

Dans la même ville de Liverpool, le jour de Saint Patrice, on a posé la première pierre d'une nouvelle chapelle, et immédiatement après, celle d'une école qui sera attachée à la chapelle de Saint Patrice. Le journal de Liverpool annonce qu'une somme de 3,539 liv. sterl. a déjà été remise à la commission chargée de ce bâtiment.

— Une nouvelle chapelle catholique s'élève aussi à Leeds (comté d'York). Ce bel édifice, construit dans le style gothique du quatorzième siècle, sera bientôt terminé. Il pourra contenir environ sept cents personnes. La première pierre a été posée le 1^{er} mars 1831. La chapelle est également sous l'invocation de Saint Patrice.

VARIÉTÉS.

COMBAT DE NUIT ENTRE UNE FRÉGATE ET UN VAISSEAU.

La nuit s'est faite : elle sera noire. Les hommes en vigie et les gabiers occupés dans le grément ont promené, au coucher du soleil, leurs regards attentifs sur un horizon brumeux. On n'a rien vu, et pourtant c'est au coucher ou au lever du soleil que les voiles qui commencent à poindre sur le cercle dont le navire est le centre, peuvent être le plus facilement aperçues. Mais rien... rien. Le maître de quart, à qui chaque vedette envoyée sur les barres doit faire son rapport en descendant, est venu dire à l'officier : *Lieutenant, rien de nouveau à la vigie!*

— *C'est bon*, a répondu l'officier.

Le vent a fraîchi avec l'obscurité : on a pris le ris de chasse dans chaque hunier : la grande voile a été serrée, tous les gens de quart se promènent en longues files sur les passavans. Les hommes placés à chaque bossoir veillent, et à chaque coup de marteau que le pilotin va frapper sur la cloche pour annoncer l'heure, on entend la voix sourde du maître hurler ce lugubre avertissement : *Ouvre l'œil au bossoir*, et les sentinelles de l'avant de répéter : *Ouvre l'œil devant!*

Les yeux, en effet, auraient bien garde de se fermer. De temps à autre, les *découvreurs* officieux s'arrêtent pour regarder au loin le sommet des lames brunes qui clapotent, et qui, en se dessinant en pointe au-dessus de l'horizon, semblent présenter l'apparence ou les formes d'un navire... Mais dès que l'illusion est détruite, et que le fantôme se dissipe en roulant avec les flots qui l'ont produit, les *regardeurs* reprennent le cours de leur promenade, pour se mêler à la conversation générale.

Les heures s'écoulent ainsi : les uns chantent, les autres racontent. On allume une pipe, on boit une gorgée d'eau, de cette eau si précieuse, ménagée avec tant de parcimonie sur la ration du jour! Les timoniers se changent à la barre : plus d'un nez se lève vers les nuages enlevés par le vent, pour prédire le temps qu'il fera. Les plus impatients vont voir à l'habitable si le sable qui règle les heures à bord ne s'est pas arrêté dans les ampoulettes de cette sablière, fidèle image de ce temps monotone qui passe si lentement pour les gens dont la vie s'use à *courir la grande bordée*;

Un des hommes de bossoir, cependant, a appelé le contre-maitre de quart : le contre-maitre a tenu quelque temps ses regards inquiets sur le point que le matelot lui a indiqué. Il passe derrière : il dit un mot à l'oreille du maître assis nonchalamment sur le bout de la drôme. Le maître parle à l'officier : l'aspirant de quart, posté devant, passe derrière : l'officier a regardé au vent par dessus les bastingages. On lui a dit : *C'est là... là...* et bientôt on entend le chef du quart prononcer ces paroles qui arrêtent le sang dans les veines : *Timonier, allez réveiller le commandant.*

Le commandant paraît : il dirige sa longue-vue de nuit sur le point qu'on lui montre. Tous les yeux suivent le mouvement de cette longue-vue, au bout de laquelle toutes les destinées semblent attachées. *Cachez les feux partout : brunlebas général de combat.* C'est l'ordre qu'a donné le chef à l'officier de quart. A bord d'une frégate, en temps de guerre, le brunlebas est aussitôt fait, même de nuit, que l'alignement d'un régiment d'infanterie rangé sous les armes. En un clin-d'œil, les hamacs où dormaient, quelques secondes auparavant, deux cents hommes, sont portés dans les bastingages. Les pièces sont détapées, les mèches allumées, les canoniers à leur poste de combat, les chirurgiens préparés dans le faux-pont à découper les blessés qu'on leur jettera. La poudre circule dans les batteries avec les gargoussiers des petits mousses; le capitaine d'armes, avec sa troupe, parcourt, le sabre en main, toutes les parties du navire, pour s'assurer que tout le monde s'est rendu à son devoir... En quelques minutes enfin, l'ordre donné par le commandant de la frégate se trouve exécuté : il n'y avait plus qu'à attendre l'événement,

Mais avec quelle attention les hommes, que leur service appelle sur le pont, cherchent à voir le navire que l'on croit avoir aperçu! Tous les yeux se tiennent attachés sur une masse noire qui semble approcher en se balançant sur les flots qui la poussent vers la frégate. La grande voile a été mise sur les cargues, le ris de précaution pris dans les huniers a été largué. Mais le point noir avance : la masse aperçue grandit, s'étend : c'est un fort navire auquel l'ombre de la nuit semble encore donner des formes gigantesques. *Il faudra bientôt en découdre*, se disent tout bas les matelots. *Le commandant vient de se mettre en grand uniforme. Il y aura avant le jour des chapeaux à revendre à bord.*

On fait encore quelques manœuvres préparatoires : les gabiers ne grimpent plus dans les haubans : ils voltigent, tant à l'approche d'un combat on se sent léger et porté à obéir promptement à des ordres précis et nécessaires! Il y a autre chose que l'émotion de la gloire dans un tel sentiment : c'est celui d'une abnégation complète de soi-même. On n'est plus à soi : on est tout à cette autre chose qu'on ne peut pas bien définir, mais que l'on sent si bien.

Mais quel silence règne à bord, au milieu de tant d'hommes qui vont envoyer et recevoir la mort! Le bâtiment chasseur n'est plus qu'à une portée de pistolet de la frégate : C'est un vaisseau! un vaisseau de ligne!... Savez-vous tout ce qu'une apparition de ce genre a d'imposant à cette petite distance, à cette heure sinistre où le péril a quelque chose de s;

funeste au milieu des mers qui gémissent, du vent qui semble se plaindre, au bruit surtout du porte-voix qui retentit d'une manière si lugubre !...

Le vaisseau approche encore : on entend un terrible coup de sifflet de silence, dont le son aigu et saccadé se prolonge et va frapper les oreilles attentives de l'équipage de la frégate. Puis à ce coup de sifflet succèdent ces mots solennels hélés en anglais : *Ship hoe !... C'est un anglais ! c'est un anglais !*

Le commandant de la frégate répond, et aussitôt le pavillon français flotte dans l'obscurité au haut de la corne : et dans le porte-voix du combat a retenti cet ordre si bien compris : *Préparez-vous à faire feu au commandement !* Tous les cœurs palpitent : c'est le moment suprême.

La frégate revient au vent pour présenter le travers à l'ennemi, qui a voulu la prendre en hanche en se laissant culer. *Feu tribord !* La volée entière part à la fois à bord des deux navires, et ces deux bordées ne font qu'un seul coup de foudre : puis un silence affreux, le temps seulement de recharger les pièces ; silence qui n'est interrompu que par le bruit des manœuvres qui tombent, des blessés qui crient. *Feu tribord*, répète le commandant, *Feu tribord*, répètent les officiers, *charge en double ! Pointe à démâter !* Les coups de canon ne se font pas attendre, ils grondent sans interruption, et au fort du combat, et au sein de l'obscurité et des bouffées de fumée, on entend : *Le vaisseau est là ! Le voilà par la hanche ! Le voilà !* Attention à pointer ! *Feu ! Feu !* et toujours feu.

A terre, les coups de fusil sont la base des batailles : en mer, un combat est une longue fusillade à coups de canon ; là ce sont les balles ; ici ce sont les boulets.

C'est en vain que la frégate couverte de voiles a voulu fuir : le vaisseau la gagne et il la couvre de feu et de mitraille ; il ne pointe plus à démâter, il pointe à couler bas. Il ne réussira peut-être que trop bien : un aspirant est monté précipitamment sur le pont : il a dit un mot à l'oreille du commandant, et le commandant, sans quitter le poste où il semble cloué, a ordonné de garnir les pompes. Les brimales étaient montées, les pompes jouent aussitôt ; l'eau entre dans la cale par les trous des boulets reçus à la flottaison, et toujours le vaisseau anglais poursuit sa proie en paraissant étendre surelle, comme des ailes fatales, ses voiles encore intactes, hautes et toujours majestueusement bordées sur ses vergues immenses.

Une dernière volée va décider du sort de la frégate. Oh ! que les chefs de pièces, enragés de manquer toujours cette mâtresse, mettent de zèle et d'âme à pointer leur pièce ! Cette volée sera terrible pour le vaisseau qui présente le travers ; elle sera lancée à bout portant et des gaillards et de la batterie ; elle part, elle tonne enfin cette volée, dernier effort du bâtiment le plus faible et le plus maltraité. Elle a tonné, et, long-temps après qu'elle est sortie comme la foudre du flanc de la frégate, les nuages épais d'une homicide fumée cachent encore et la frégate et le vaisseau ; mais le vent dissipe enfin ce chaud nuage de salpêtre : le vaisseau a culé ; un bruit effroyable se fait entendre : c'est son grand mât de hune avec les voiles dont il est surchargé, qui, en craquant comme un édifice qui s'écroule, tombe le long de son bord entre lui et la frégate. Un cri de *vive l'empereur*, un cri de victoire part, avec le bruit et la rapidité de la foudre, de dessus le pont de la frégate. Elle vient de démâter l'ennemi : elle vient d'échapper à sa perte, à sa honte ! C'est de la batterie, c'est des gaillards, c'est de l'avant, c'est de l'arrière, c'est de partout enfin que le coup vengeur, que le coup sauveur est parti. La frégate délivrée fuit, mais en se soutenant au moyen de ses pompes sur les flots qu'elle fend, et que le sang qui coule de ses dallots a rougis. Elle fuit, mais en s'éloignant, elle veut encore faire ses adieux à l'ennemi qui lui présente un avant tout délabré. Une volée, chargée à la hâte jusqu'à la gueule, est lancée avec rage dans les bossoirs du vaisseau : c'est la dernière ! Un roulement annonce à bord de la frégate que l'action est finie et que le feu est éteint.

Oh ! c'est alors que la scène qu'animaient l'ardeur du combat et qu'ennobliait l'éclat de la gloire, va changer de face ! Pendant deux heures, on a marché dans le sang et sur des cadavres, sans s'en apercevoir : les idées étaient plus haut. Mais après le roulement du tambour, mais après l'exaltation du carnage, les regards se baissent sur le pont : la lueur des fanons laisse voir le sang sur lequel on a marché, les cadavres et les membres épars que l'on a foulés aux pieds. L'appel va se faire, chaque officier tient la liste de son escouade : on se range sur le pont, dans la batterie ; les rangs sont vides : on demande, on cherche ceux qui manquent. L'officier appelle les noms ; peu de voix répondent : *présent !* On devine le sort de ceux qu'on appelle et qui ne répondent pas ! C'est avec le jour que l'on comptera les absents : c'est avec le jour que commenceront les rapides funérailles du bord, et que les fauberts iront, sous les mains des matelots, effacer les taches épaisses du sang qui a si long-temps coulé pendant la nuit !...

ED. CORBIÈRE. (J. du Havre.)

POÉSIE.

Nous recevons la pièce suivante, que nous nous empressons de publier, parce qu'elle est belle. C'est l'ouvrage d'un très-jeune homme, et ce début promet beaucoup.

A MARIE.

Écoute nos cris, ô Marie !
Du choléra, qui nous menace tous,
Détourne de nous la furie,
Et du Seigneur apaise le courroux !

Courons tous à son image,
Tombons tous à ses genoux ;
Pour obtenir son suffrage
Du cœur écrivons-nous tous :

Marie !
Écarte l'orage,
Marie !
Prends pitié de nous !

Tandis que ce fléau funeste
Sème partout et la mort et l'effroi,
Que ta bonté se manifeste
Sur le pays qui se confie en toi.

Brandissant son glaive homicide,
L'ange de mort vers nous marche à grands pas.
Ah ! couvre-nous de ton égide,
Ah ! défends-nous des flèches du trépas !

La terre, hélas ! par tant de crimes
De l'Éternel appela la rigueur,
Que cent peuples par leurs victimes
N'ont point encore apaisé sa fureur.

S'il veut aussi punir l'offense
Qui l'a cent fois contre nous irrité,
Montre-lui sa croix... Sa vengeance
Aura bientôt fait place à sa bonté.

Parle, désarme sa colère,
Ah ! donne-nous ce gage de ta foi !
Et que l'on voie, ô tendre mère,
Qu'on n'a jamais en vain crié vers toi.

Bannissons de vaines alarmes,
Du choléra ne craignons plus les coups :
Pleurons : elle offrira les larmes
Que nous versons pour flechir son courroux.

Sûrs de ton secours, ô Marie,
De son fléau l'ange exterminateur
Ne frappera point ma patrie,
Qui se repose en ton sein protecteur !

Courons tous à son image,
Tombons tous à ses genoux ;
Pour obtenir son suffrage
Du cœur écrivons-nous tous :

Marie !
Écarte l'orage,
Marie !
Prends pitié de nous !

Il y a bon nombre d'excellentes pensées dans cette pièce : mais tout cela n'est pas mûr.... Tout cela mûrira.

On ne sait pas assez des difficultés qui se rencontrent à chaque pas dans la versification française : ceux qui le savent loueront le jeune lévite (car l'auteur est un lévite) ; ils le loueront non seulement de ses vers, mais des sentimens qui les ont inspirés. Quand les précautions humaines sont sans force contre le fléau, dites-moi où est le refuge ? — Dans la pitié de Dieu et de sa mère, qu'on n'a jamais priée en vain.

Je crois qu'après la lecture de ces vers, sortis, non d'une jeune tête, mais d'un jeune cœur, tout le monde dira à l'auteur, comme je le dis dans la sincérité de mon âme :

Macte, novâ virtute, puer... !

H. L.

COMMERCE.

PRIX DES HUILES A LILLE, 17 août.

	Graines.		Huiles.		Tourteaux.	
Colza	20 00	23 50	81 00	80 50	10 00	10 50
Oeillette	27 00	00 00	114 50	00 00	9 00	10 00
Id. bon goût	" "	" "	116 00	00 00	" "	00 00
Lin	18 50	00 00	79 75	79 50	15 50	00 00
Caméline	20 00	00 00	00 00	00 00	10 00	00 00
Chanvre	13 00	14 00	00 00	00 00	9 50	9 75
Huile épurée pour quinquets			87 00	86 50		
Idem " " réverbères			85 00	84 50		

BOURSES.

ANVERS, 18 août.

Emprunt de 12 millions	98 1/2 A	Emprunt romain	79 1/4 à 1/2 P
" de 10 millions	99	Lots	379 A
" Rotschild	75 3/8 à 5/8 à 1/2	Napolitains	76 1/4 P
Autriche métalliques	89 1/4 A	Guebhard	79 1/2 A
Lots de Pologne	99 1/2 P	Rente perp. espag. à Paris	
Anglo-Danois 3 p. 2/10	68 A	" " à Amsterdam	51 1/4

PARIS, 17 août.

Rentes 5 p. cent au comptant, jouissance du 22 mars 1830, 99 fr. 20 c. — 4 1/2 pour cent, jouissance du 22 sept. 00 00. — 4 p. cent, 83 00. — 3 p. cent, jouissance du 22 juin 1830, 69 50. — Act. de la banque, 1660 00. — Certifié Falconnet, 81 00. — Cortès d'Espagne, 12 1/2. — Emprunt royal d'Espagne 1830, 78 0/10. — Rente perpétuelle d'Espagne, 57 1/4. — Emprunt d'Haïti, 000 00. — Emprunt belge, 77 3/4. — Emprunt romain, 80 0/10.

AMSTERDAM, 17 août.

Dettes actives 44 1/4. Billets de change 17 0/10. Synd. d'amortissement 74 0/10. Rente perp. d'Amsterdam 50 7/8. Métalliques 85 1/8.

LONDRES, 17 août.

Consolidés, 84 1/8; mouvement de hausse.

VIENNE, 9 août.

Métalliques. — 87 5/16. Act. de la banque 1137 1/2.

MARCHÉ DE NAMUR, du 18 août.

Froment, la rasière	11 74 24
Seigle, idem	5 71 25
Avoine, idem	3 75 55
Pommes de terre	1 92 86
Beurre (liv. des P.-B.)	0 77 14